

PIERRE-ALAIN SCHLOSSER



L'ASCENSEUR
DE
NELSON
MORTON

Pierre-Alain Schlosser

L'Ascenseur de Nelson Morton

© Pierre-Alain Schlosser, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9000-2

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement: certains passages de cette histoire contiennent des scènes explicites voire violentes, qui pourraient heurter la sensibilité des mineurs et des personnes fragiles.

À Josiane Bétrix, ma maîtresse de primaire, qui m'a donné le goût de l'écriture.

À Josette Schlosser, ma maman, qui m'a encouragé à lire en m'envoyant à la librairie de mon village, un jour d'ennui, pour choisir un livre.

À Birgitta Reil, la libraire de mon enfance, qui a mis entre mes mains *Shining*, mon premier Stephen King.

À Lisiane Berney, ma prof de français au gymnase, qui m'a fait aimer la littérature.

À Isaline Schlosser, mon épouse, qui m'a toujours encouragé dans mes écritures.

Chapitre I

« Au-delà des classiques notions d'espaces, où l'homme projette ses pas, il est une dimension où peuvent se glisser par les innombrables portes du temps, ses désirs les plus fous. Une zone où l'imagination vagabonde entre la science et la superstition, le réel et le fantastique, la crudité des faits et la matérialisation des fantasmes. Pénétrez avec nous dans cette zone entre chien et loup, par le biais... de La Quatrième Dimension ! » Sur l'écran, Rod Serling et son costume-cravate cèdent la place à une sorte de toupie en noir et blanc qui tourne et tourne encore sur une musique angoissante. Truquage désuet d'une époque révolue où la télévision devait déjà rivaliser d'ingéniosité pour se montrer originale.

L'écran s'éteint dans le petit appartement. Nelson Morton dépose la télécommande sur la table basse en laissant échapper un bâillement sonore. Il jette un œil sur la pendule de son salon et constate qu'il est deux heures du matin passées de cinq minutes. « Quel naze, je me suis une fois de plus endormi sur le canapé », peste-t-il en constatant qu'il porte toujours son pantalon de training et un t-shirt gris plissé. Il éjecte le DVD de La Quatrième Dimension hors du lecteur et replace le disque dans l'emballage en plastique, qu'il range dans un coffret contenant l'intégrale de la série mythique. Nelson se dit qu'il devait être l'un des derniers êtres humains au monde à utiliser des DVD. Une habitude qu'il avait gardée, en souvenir de son grand-père, dit "Papy Robot", passionné de science-fiction qui lui avait inoculé le virus de séries comme celle devant laquelle il venait de s'assoupir profondément, vaincu par une nouvelle journée au bureau nerveusement harassante.

À la mort de son père et de sa mère, Nelson avait été placé chez ses grands-parents maternels. Lorsque votre famille périt dans un accident d'avion comme c'était le cas de Nelson Morton, l'office chargé du placement des enfants se tourne généralement en premier lieu vers les proches, avant de désigner éventuellement une famille d'accueil.

Enfant unique, Nelson avait à peine plus de 3 ans quand Jessica et Aaron Morton ont brusquement dit bye-bye à notre monde, après un impitoyable crash qui n'a laissé aucun survivant. La faute à un système électrique défaillant qui aurait provoqué une succession d'avaries, selon l'interprétation des boîtes noires.

Autant dire que Nelson n'a conservé que très peu de souvenirs de ses géniteurs, pour ne dire aucun, hormis des photos, des vidéos et des anecdotes que lui ont racontées sa famille, du moins ce qu'il en restait.

Gisèle "Mamie Gigi" et Robert "Papy Robot" l'ont donc élevé comme s'il s'agissait de leur propre enfant. Sauf qu'en l'absence de ses défunts géniteurs, ce sont eux qui se retrouvaient à l'école aux réunions de parents, au milieu de gens bien plus jeunes. Mais ni eux, ni Nelson, n'en ont jamais fait cas et les moqueries de quelque enfant cruel n'ont jamais pris, ni offensé Nelson, persuadé qu'il avait les parents de substitution les plus géniaux du monde.

Les malheurs volant trop souvent en escadron, "Mamie Gigi" s'est éteinte d'un cancer foudroyant lorsque Nelson avait 18 ans, laissant "Papy Robot" veuf et le jeune Nelson une nouvelle fois orphelin. Les deux hommes ont noyé leur chagrin dans une complicité encore plus forte que jamais. C'est là que le vieil homme, passionné de robots - il possédait sur une étagère une impressionnante collection de répliques miniatures issues de films cultes -, lui a transmis sa passion pour la science-fiction. Le surnom de "Papy Robot", donné par Nelson, était donc doublement pertinent. L'amalgame entre son prénom et sa passion pour ces androïdes et autres personnages futuristes ont fait "tilt" dans l'esprit éveillé du jeune homme. C'est d'ailleurs en regardant les différents épisodes de Star Wars ou de La Quatrième Dimension sur DVD, que Nelson Morton a développé sa passion pour les histoires fantastiques et les fictions. Sans parler de cette nostalgie des supports désuets. À la mort de "Papy Robot", à l'âge respectable de 90 ans, Nelson avait débarrassé les habits et les meubles fatigués de ses grands-parents. Il n'avait conservé que leurs alliances en souvenir, des albums photos, le tourne-disque et des vinyles, ainsi que la collection de robots de son papy. Sans oublier le fameux lecteur de DVD avec des cageots entiers de supports, représentant des milliers d'heures de films. Comment aurait-il pu les jeter ? S'en débarrasser aurait signifié une seconde mort de son grand-père qui était devenu au fil du temps son meilleur ami.

Dans son appartement, Nelson rangea maladroitement les coussins de son sofa. L'un d'eux était souillé d'un filet de bave, indiquant qu'il avait plongé dans les ténèbres, la bouche béante.

L'esprit embourbé dans le coaltar, il jeta à nouveau un coup d'œil en direction de sa vieille horloge, encore un objet qu'il avait sauvé au décès de "Papy Robot", pour vérifier si son état d'endormissement n'avait pas parasité ses fonctions intellectuelles. Mais non. Il avait bien vu la petite aiguille sur le 2, alors que la grande se trouvait désormais sur le 12. Dans un soupir, l'homme se traîna en direction de la salle de bains, lâcha un fil en essayant tant bien que mal de ne pas mettre une goutte à côté et rassembla toutes ses forces pour dévisser le couvercle de son tube de dentifrice. Il appliqua une couche de pâte rouge, bleue et blanche sur les poils de sa brosse à dents. En massant délicatement ses gencives, il se regarda dans le miroir, constata qu'il portait la marque d'un des coussins de son divan fossilisé sur sa joue droite et se trouva pathétique. Il se dit qu'il ferait mieux de déplacer son lit dans le salon, ou plutôt devant son écran 82 pouces. Cela lui éviterait de devoir se relever en pleine nuit pour paradoxalement devoir aller se coucher. Ce qui relevait de l'absurdité la plus profonde.

Son statut de célibataire à plein temps lui avait d'ailleurs permis d'imaginer toute une ribambelle de raccourcis et de stratagèmes pratiques dont le seul objectif était de se simplifier la vie. Comme celui de faire installer un second lave-vaisselle dans sa cuisine. Un pour la vaisselle sale, l'autre pour la vaisselle propre. Ainsi, il n'aurait plus besoin de ranger ses couverts dans les armoires et autres tiroirs. Une fois que vos assiettes ont été lavées, vous les utilisez et les remettez sales dans le second appareil. Puis, une fois que ce dernier est plein de vaisselle sale, il vous suffit de lancer une machine pour tout laver. Et le tour est joué ! Pendant ce temps, le premier lave-vaisselle, vidé, devient celui que l'on remplit avec la vaisselle sale. Une logique un peu absurde toute mortonienne qui correspondait exactement au tempérament de Nelson. Mais plutôt que de mettre ses plans en action, il continuait à ranger ses couverts dans les tiroirs et ses assiettes dans leur armoire. De même qu'il persistait à se lever au milieu de la nuit pour aller se coucher. Son éducation l'empêchait d'aller au bout de ses réflexions un brin déjantées. Un manque d'ambitions - ou de courage peut-être - qui, sans qu'il le sache, tuait Nelson à petit feu. Il vivait la vie qu'on lui disait de mener, il faisait tout comme il faut, comme on lui avait appris. Et son existence était sans éclat, sans surprise et sans dessus dessous.

Le visage presque anesthésié par sa semi-inconscience, le célibataire endurci qu'était devenu Nelson, se traînait comme un mort-vivant en direction de sa

chambre. Il éteignit la lumière de la salle de bains, ainsi que celle du salon qui était restée allumée et s'effondra sur son lit. Après s'être immobilisé pendant plusieurs secondes, il se concentra pour jeter ses dernières forces afin de se séparer de ses vêtements. Il enfila son vieux pyjama bleu à rayures blanches que lui avait offert "Mamie Gigi" à un Noël. Elle lui offrait toujours des objets utiles. Ou plutôt qu'elle jugeait utiles. Comme une planche à repasser que Nelson n'avait jamais sortie de son carton. Ou un fer à bricelets. Sa grand-mère lui disait toujours qu'il n'y avait pas meilleur biscuit qu'un bricelet fait maison. Mais lui, détestait les bricelets et avait revendu l'appareil sur eBay pour une bouchée de pain. Un geste qu'il regrettait aujourd'hui.

Sur son lit qu'il n'avait pas fait depuis le matin, Nelson tendit le bras en direction de son autoradio et appuya sur une touche pour activer la fonction "réveil". Un point rouge apparut au bord de l'écran LCD, là où un 2 suivi d'un 1 et d'un 7 indiquaient en bâtonnets lumineux qu'il lui restait moins de 4h30 à dormir avant d'entendre la radio rompre le silence et secouer sans ménagement ses neurones endormis.

Au moment où il s'apprêtait à tomber dans les bras de Morphée, une petite pensée perverse rappela à son souvenir qu'il n'avait pas tiré la chasse après avoir vidé sa vessie. Qu'importe, il le ferait à son réveil. Et il tenta de se rendormir. Sauf que son esprit resta obnubilé par cette chasse d'eau qui n'avait pas été activée. Le genre de grain de sable capable de bloquer l'engrenage que représentait son sommeil. Il remplit ses poumons autant que possible et tenta de retrouver la quiétude qui était la sienne sur son canapé, quelques minutes plus tôt. Mais non. Il pensa à cette satanée chasse qu'il avait oublié d'actionner. Il se dit que la salle de bains se trouvait à peine à 7 mètres et qu'un aller-retour ne lui coûterait pas grande énergie. Sauf que son corps devait actuellement peser deux tonnes et demie.

C'était décidé, il ne se relèverait pas avant le matin. Toutefois, il savait que son esprit n'allait pas le lâcher aussi facilement et que sa satanée éducation allait reprendre le dessus, tant qu'il n'aurait pas noyé son urine stagnante par un flux de 6 litres d'eau potable. Il souleva son duvet. Laissa retomber une jambe sur la moquette de sa chambre, s'assit et posa son deuxième pied au sol. Il retourna à la salle de bains pour appuyer sur cette satanée chasse, sans même allumer la

lumière, se retourna et repartit à l'aveugle, tel un somnambule, en direction de son lit, jusqu'à ce qu'un flash vienne irradier sa vue au moment même où son petit orteil gauche heurta violemment l'angle de son armoire. Le souffle coupé, il se jeta sur son matelas en se tenant le pied tel un footballeur simulateur dans les 16 mètres, recherchant un penalty. Sauf qu'aucun arbitre ne viendrait sanctionner ses simagrées, pour la bonne raison qu'il se trouvait dans sa chambre à coucher, au beau milieu de la nuit. Au moment où il décréta qu'il s'était définitivement brisé le benjamin de la famille Dupied-Gauche, la douleur perverse se fit soudain plus supportable. Il reprit une position agréable au fond de son lit et ferma les yeux. Mais pour une raison qui échappait à l'entendement, il ne parvint toujours pas à dormir. Avait-il laissé passer un cycle ? Ou était-ce le shot nocturne d'adrénaline pure administré bien malgré lui qui l'avait rendu soudainement insomniaque ? Il rouvrit les yeux et prit conscience que le compte à rebours jusqu'au petit matin n'allait pas durer très longtemps. 2:58. Son réveil sonnait à exactement 6:30. Son esprit tourmenté se dit qu'il lui restait à peine plus de trois heures trente de sommeil, soit bien moins de temps qu'il lui avait fallu pour boucler le seul marathon auquel il avait daigné participer durant sa vie de loser.

C'est alors qu'une autre pensée perverse vint occuper ses pensées. Même s'il parvenait à trouver le sommeil, il était persuadé qu'il replongerait dans ce rêve étrange dans lequel il court toute la nuit, dans une épreuve d'endurance au milieu de la foule en mouvement, sans pouvoir accélérer le rythme. Ce cauchemar dans lequel il souhaitait accélérer, mais plus il se donnait de la peine, moins il y parvenait. À chaque fois qu'il faisait ce rêve bizarre, il voyait des femmes au derrière énorme le dépasser. Des vieillards cacochymes qui le doublaient en le narguant. Lorsque assoiffé, il arrivait haletant aux tables de ravitaillement vides, une femme lui annonçait l'air contrit qu'elle était désolée, que les autres participants avaient tout bu et qu'il ne restait plus aucun gobelet d'eau. C'est généralement à ce moment précis qu'il se réveillait.

Cet étrange cauchemar revenait comme une hantise dans les nuits de Nelson. Autrefois, il rêvait qu'il était de corvée « nettoyage de printemps » et astiquait, frottait et époussetait toute la nuit. Ce qui engendrait chez lui une fatigue chronique, dès le matin. Il était allé voir son médecin qui lui avait diagnostiqué un état maniacodépressif. Il lui avait donné une boîte de somnifères que Nelson n'avait jamais utilisée. Lorsqu'il était retourné consulter en affirmant que rien